

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE DANS LA FAMILLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 4 Avril 1895, à 2 heures.

PAR

EMILE RICHARDOT

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13
—
1895

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE

DANS LA FAMILLE

THÈSE

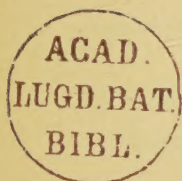
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 4 Avril 1895, à 2 heures.

PAR

EMILE RICHARDOT



PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13
—
1895

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. VAUCHER, Président de la soutenance.
MM. VAUCHER, }
ALLIER, } Examineurs.
EHRHARDT, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A M. ED. VAUCHER

Professeur à la Faculté de Théologie protestante de Paris.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Maintenant plus que jamais, semble-t-il, le besoin d'une génération forte se fait sentir. Le mal, semblable à une marée montante, menace de se répandre partout, apportant avec lui la désolation et la ruine. Il est nécessaire, non seulement de s'opposer au débordement de ses flots impurs, en élevant contre eux une digue plus haute et plus solide, mais encore de les resserrer dans des limites plus étroites, et de les refouler peu à peu jusqu'à leur complète disparition.

Il appartient à l'Évangile agissant sur la jeunesse et ensuite par elle, d'accomplir cette œuvre. La société se relèvera dans la mesure où elle inculquera à la génération qui grandit les principes salutaires d'un christianisme vivant.

Il n'est pas besoin d'un long examen pour se convaincre que la jeunesse actuelle se laisse de plus en plus entraîner par le courant envahissant qui descend des grandes cités, se ramifie dans toutes les directions et gagne de proche en proche les villages les plus isolés. On tend toujours davantage à substituer les réalités matérielles du temps présent aux espérances de la vie à venir. L'indifférence religieuse est à l'ordre du jour en notre fin de siècle, et semble donner raison à ceux qui

proclament bien haut le triomphe prochain de l'irreligion.

Nos jeunes gens ne sont que trop portés à s'engager dans cette voie. Ils ne désirent rien tant que de s'affranchir d'un joug qui leur paraît trop lourd. Suivre les leçons de catéchisme, par exemple, est pour le grand nombre une fâcheuse obligation. Ils y assistent pour se soumettre à la coutume, mais surtout parce que l'instruction religieuse conduit à la confirmation et que ce dernier acte n'est pour eux qu'une sorte de signature donnée à leur émancipation. A partir de ce moment ils seront libres. Peu à peu ils abandonneront le chemin du culte.

La distance est donc grande entre la réalité qui nous entoure et notre idéal. Nos efforts pour diminuer cette distance et nous rapprocher du but n'auraient que des résultats insignifiants, si nous ne prenions notre point d'appui dans la famille et si nous n'en faisons le centre de notre activité. En effet, c'est là seulement, en donnant aux enfants une éducation vraiment chrétienne basée sur une instruction religieuse solide et laissant des traces profondes, que l'on préparera pour l'avenir une jeunesse vaillante, assez forte pour résister au mal, assez courageuse pour l'attaquer résolument.

La nécessité d'une instruction religieuse s'impose d'une manière toute spéciale pour les protestants disséminés. Éloignés de leurs coreligionnaires, privés de culte, le plus souvent perdus en plein pays catholique, ils ne sont que trop portés à se laisser aller à l'indifférence, puis au découragement et à l'abandon. On n'ose pas songer à ce

que deviennent des enfants élevés dans de telles conditions et dans des milieux semblables. Leur ignorance de ce qui se rapporte à leur religion dépasse quelquefois tout ce que l'on peut imaginer. Un pasteur nous racontait dernièrement encore qu'un jour, ayant réuni quelques enfants de disséminés, il leur posa cette question : « Savez-vous, mes amis, de qui Jésus-Christ est le fils ? » — Point de réponse. Cependant une petite fille souriait d'un air entendu. « Voyons, fillette, je crois bien que tu pourras me le dire. Jésus-Christ est le fils... ? — Le fils de Ponce Pilate, Monsieur. »

De tels exemples d'ignorance ne sont malheureusement pas rares. Ils se passent de tout commentaire et montrent assez à quels dangers sont exposés nos jeunes coreligionnaires disséminés.

Ces considérations nous ont déterminé dans le choix de notre étude. On s'occupe beaucoup actuellement de rechercher la meilleure manière d'élever les enfants ; mais on laisse peut-être trop dans l'ombre ce chapitre de l'éducation qui traite de l'instruction religieuse faite par la famille. Pour ce qui nous concerne, nous sommes persuadé que cette instruction a une importance considérable, tant au point de vue religieux proprement dit, qu'au point de vue social. Nous voudrions donc essayer tout d'abord de faire ressortir les devoirs des parents touchant l'instruction religieuse de leurs enfants ; nous rechercherons ensuite quel est le contenu de cette instruction ; enfin

nous examinerons comment et dans quelles conditions un tel enseignement doit être fait.

Nous n'avons pas en français — du moins à notre connaissance — d'écrits spéciaux sur le sujet qui nous occupe. Sans parler de quelques travaux de détail, les deux ouvrages que nous avons consultés surtout sont : *L'Éducation, la famille et la société*, de Vinet (Paris, 1855) et *De l'éducation, ou principes de pédagogie chrétienne*, de L. F. F. Gauthey (Paris, 1856). A ces ouvrages, il faut ajouter la « Préface » des deux catéchismes de Luther, dans la traduction de M. Horning (1854).

CHAPITRE I

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE DANS LA FAMILLE

Toute éducation bien entendue repose sur le principe du développement simultané des deux éléments constitutifs de notre nature : l'élément physique, et l'élément intellectuel et moral. Les parents n'ignorent point les devoirs qui leur incombent à ce sujet, Ils savent, en effet, que, tout en subvenant aux besoins du corps de leurs enfants, ils doivent répondre aux exigences non moins impérieuses de l'âme. C'est cette dernière catégorie de devoirs que nous essaierons de mettre en relief dès le début de notre étude.

Dans l'enfant qui vient de naître, il faut considérer virtuellement l'homme, et le chrétien futur membre du royaume de Dieu sur la terre; mais en même temps il faut se souvenir que son avenir éternel dépend en grande partie des directions spirituelles qu'il aura reçues dans son jeune âge. Les pères et les mères ont tous charge d'âmes : ils sont responsables du dépôt sacré confié à leurs soins. Leur responsabilité augmente par le fait de la présentation du nouveau-né au baptême. Les parents consacrent ainsi leur enfant à Dieu. Leurs devoirs envers lui sont nettement exprimés dans les engagements qu'ils

ont pris à l'autel, devant Dieu et en présence de l'Église :
« Puisque vous présentez cet enfant pour être reçu dans l'Église de Dieu, vous promettez qu'à mesure qu'il avancera en âge, vous prendrez soin qu'il soit instruit dans la doctrine chrétienne que Dieu nous a révélée dans les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament, et dont nous avons un abrégé dans la confession de foi qui commence ainsi : *Je crois en Dieu*, etc. Vous l'engagerez aussi à vivre selon la règle que le Seigneur nous a donnée dans sa loi, qui se rapporte à ces deux devoirs généraux, d'aimer Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes ; afin que cet enfant, renonçant à lui-même et à tous ses mauvais penchants, se consacre de bonne heure à Dieu, et qu'en édifiant l'Église, il avance son propre salut par Jésus-Christ notre Sauveur (1) ».

Le formulaire de l'Église de la Confession d'Augsbourg a quelque chose de plus solennel encore. En présentant l'enfant au baptême, les parents promettent de le faire instruire dans la pure doctrine de l'Évangile. Ils prennent en outre, en son nom, des résolutions d'un caractère particulièrement sérieux, qui accroissent le nombre des obligations déjà contractées à son égard, et leur montrent davantage combien grande est leur responsabilité personnelle. « Vous lui *imposez*, dit la liturgie, devant Dieu et devant son Église, l'engagement de vivre selon cette

(1) *Liturgie du Baptême*, à la fin des *Psaumes et cantiques à l'usage des Églises réformées*, p. 555.

doctrine; de se repentir de ses péchés; de renoncer au monde et à ses convoitises, à la chair et à ses penchants déréglés; de rechercher son salut en Jésus-Christ seul; et de s'appliquer par la foi avec le secours du Saint-Esprit, à aimer Dieu par-dessus tout, et son prochain comme lui-même (1) ».

Et ailleurs, le pasteur exhortant les parents, parrain et marraine, à se souvenir de leurs engagements, ajoute : « Loin de rien négliger de tout ce qui peut contribuer à l'entretien et à l'éducation de cet enfant, vous êtes obligés, autant qu'il dépend de vous, de faire en sorte qu'il soit élevé dans la crainte du Seigneur, et instruit à observer ce que Dieu nous a commandé (2) ».

Les termes de ces engagements sont assez explicites pour que même le plus simple en comprenne toute la portée. Il suffit de les rappeler pour mettre du même coup en lumière la ligne de conduite que les parents ont à tenir vis-à-vis de leurs enfants. Faire l'instruction et l'éducation religieuse de ces derniers, voilà ce qui en ressort avec le plus d'évidence. D'un être inconscient encore, former un être conscient et raisonnable, capable de se posséder et de se diriger; raviver, puis entretenir avec un soin jaloux l'étincelle divine que Dieu a déposée en lui, afin que de la chétive créature, marquée dès sa nais-

(1) *Liturgie ou Manière de célébrer le service divin dans l'Église de la Confession d'Augsbourg*, édition de 1884, in-4°, page 273.

(2) *Ibid.*, page 267.

sance du sceau du péché originel, sorte un jour une créature nouvelle, réfléchissant en elle l'image de son créateur; en un mot, conduire à la maturité chrétienne un enfant qui, par le baptême, a été reçu membre mineur de l'Église : tel est le point de départ et tel est le but de l'œuvre à laquelle les parents vont se consacrer. L'écart qui existe entre ces deux extrêmes montre bien la grandeur de la tâche et le rôle prépondérant que la famille est appelée à remplir. Légalement et moralement, les enfants ne dépendent que d'elle. Au point de vue idéal, à elle seule reviennent le devoir et le droit de leur enseigner le contenu de la loi divine et de les élever d'après les préceptes de l'Évangile. Le choix des moyens à employer, la marche à suivre, tout ce qui peut contribuer au développement moral et religieux des enfants pendant les longues années de minorité spirituelle, rentre dans les attributions immédiates du père et de la mère de famille.

Nous posons donc en principe le droit des parents en ce qui concerne l'instruction religieuse de leurs enfants, et leur liberté absolue quant à la méthode à suivre. Mais ceci nous amène à signaler deux écueils également à redouter. Ils le sont d'autant plus que l'on vient se heurter contre l'un ou contre l'autre, sans avoir soupçonné l'imminence du danger.

Dans la vie de tout individu à qui l'on a essayé d'inculquer les éléments d'une connaissance religieuse solide, il se produit une crise violente au cours de laquelle toutes les impressions reçues jusqu'alors, et principalement

celles de la première enfance, sont passées en revue, et comparaissent en quelque sorte devant le tribunal de la raison. Dans ces moments de lutte poignante, deux décisions radicalement opposées peuvent être prises; toutes deux sont le point de départ d'une orientation nouvelle de la vie. Ou bien c'est le renversement complet de toutes les croyances, et du milieu de ces ruines surgit un scepticisme désolant; ou bien la crise, prenant un tour heureux, détermine la conversion, et la foi, triomphant du doute, sort du combat renouvelée, plus forte et plus pure.

Or, des deux écueils à éviter, l'un consiste à ignorer la crise, ou tout au moins à la négliger au point de n'en tenir aucun compte dans l'éducation. L'autre, au contraire, est de la considérer comme le but dernier de l'instruction religieuse. On ne se contente pas de la désirer, mais lorsque l'on croit le moment propice, on la provoque sous prétexte d'en surveiller de plus près les phases successives, et d'amener un heureux dénouement. Dans le premier cas, on méconnaît complètement la nature des besoins spirituels de l'enfant; dans le deuxième, on tend inconsciemment à faire de lui un automate religieux, en paralysant sa liberté.

Le vrai nous paraît se trouver dans un moyen terme entre ces deux extrêmes. Nous concevons l'enseignement de la famille comme une préparation à la crise qui doit éclater un jour. C'est pourquoi nous nous efforcerons, tout en sauvegardant l'individualité des enfants confiés à nos soins, de développer en eux une foi personnelle,

basée sur des connaissances éclairées et précises. Nous leur apprendrons surtout à prier, afin qu'ils sachent s'adresser eux-mêmes à Dieu, et chercher auprès de lui du secours contre les tentations et des forces nouvelles dans les jours de découragement et de doute. Nous compléterons ainsi leur armure ; ils seront prêts pour la lutte. Le reste est l'affaire de Dieu, la nôtre aussi, indirectement, si nous plaçons notre œuvre sous la protection du Tout-Puissant.

Cependant, après cette rapide esquisse des devoirs paternels, si nous passons de la théorie à la pratique, nos observations nous obligent à constater que l'état actuel des choses est loin de répondre à ce que l'on serait en droit d'attendre. Nous ne méconnaissons pas tous les obstacles qui s'opposent à la pleine réalisation des engagements contractés au temple, ou qui entravent cette réalisation. Les disséminés, par exemple, en raison de leur isolement, ont à peine de vagues notions sur ce qui constitue le fond même de leur religion. Ils ont oublié la plupart des choses qu'ils ont apprises dans leur jeunesse ; comment pourraient-ils avoir une action vraiment profonde sur la génération qu'ils sont appelés à former ? Ailleurs, les obstacles — et ce ne sont pas les moindres — s'élèvent au sein de la famille. Ils sont la conséquence des mariages mixtes ou de ceux dans lesquels l'un des conjoints est indifférent, sinon franchement opposé à l'introduction de toute doctrine religieuse dans la famille. Quoi qu'il en soit, l'ignorance des uns, la dif-

férence de religion des autres, la neutralité de celui-ci (1), l'hostilité ouverte de celui-là, créent autant de difficultés qu'il n'est pas toujours facile de surmonter. Dans de telles conditions, l'enseignement religieux sera certainement fort incomplet, mais non pas tout à fait impossible : le pasteur intervenant, son influence ne saurait produire que d'heureux effets.

A part ces cas spéciaux, il n'en demeure pas moins qu'en général, dans nos milieux protestants, les promesses faites lors du baptême des enfants sont vite oubliées et restent lettre morte, soit qu'on ait voulu seulement se soumettre à l'usage, soit qu'on n'ait pas compris toute la portée de l'acte que l'on avait accompli. Puis, on se figure aisément que tout ce qui se rapporte à la religion est exclusivement l'affaire du pasteur, et l'on croirait usurper sur ses droits en commençant à la maison l'enseignement des vérités et des grands faits de la doctrine chrétienne. Enfin, — pourquoi ne pas le reconnaître? — souvent, par apathie et par laisser-aller, on abandonne très volontiers à l'église et à l'école, lorsque celle-ci a un caractère confessionnel, le soin et la charge d'instruire les enfants et de faire leur éducation morale et religieuse.

(1) Si tant est que l'on puisse, en cette matière, observer une stricte neutralité, ce que nous ne croyons pas. Au reste, cela serait-il que l'instruction religieuse en souffrirait encore; car l'influence exercée par l'un des parents sur l'âme des enfants serait compromise, peut-être complètement détruite, par l'attitude et l'exemple de l'autre.

Pour excuser cette insouciance, on objecte parfois que les parents ne sont pas toujours avec les enfants et ne peuvent s'occuper d'une manière suivie de leur instruction. Dès le matin, le père se rend à son travail; il est absent toute la journée. De son côté, la mère donne ses soins au ménage. Et lorsque, le soir, la famille est réunie, que de choses à mettre en ordre! combien de mille riens pour absorber le peu de temps dont on dispose! De prime abord, l'argument ne manque pas de quelque apparence de force. Mais au fond, il faut pourtant l'avouer, bien des moments, des heures même, dépensées en pure perte à des futilités, à des occupations sans importance ou à des distractions malsaines, seraient employées beaucoup plus à propos à cette partie de l'éducation sur laquelle nous essayons, dans notre étude, d'attirer l'attention.

Nous accordons parfaitement qu'à l'école protestante, il est du devoir de l'instituteur de continuer l'instruction religieuse dont les parents ont donné les premières notions. Quant à l'Église, rien de plus naturel qu'ayant reçu un nouveau membre dans son sein, elle s'occupe de lui et s'intéresse à ses progrès spirituels. Le pasteur, chargé par elle de la direction d'une communauté, est responsable, en un certain sens, du développement religieux de la jeunesse. Il lui appartient donc d'exercer une sorte de contrôle sur la façon dont on prépare à leur réception les futurs membres majeurs de l'Église, et d'achever l'œuvre commencée.

Mais, en principe, le maître dans sa classe, et le pasteur dans ses leçons de catéchumènes, ne font que suppléer à l'insuffisance des parents. Ceux-ci devraient être capables de donner à leurs enfants une instruction suffisante, pour n'avoir besoin de recourir à aucune intervention du dehors. Ils ne feraient ainsi que s'acquitter de devoirs qui ne sont point au-dessus de leurs forces, et obéir aux commandements de Dieu : « Prends garde à toi, et veille attentivement sur ton âme tous les jours de ta vie, de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont vues et qu'elles ne sortent de ton cœur ; enseigne-les à tes enfants et aux enfants de tes enfants. Souviens-toi du jour où tu te présentas devant l'Éternel ton Dieu, à Horeb, lorsque l'Éternel me dit : Assemble auprès de moi le peuple ! Je veux leur faire entendre mes paroles, afin qu'ils apprennent à me craindre tout le temps qu'ils vivront sur la terre, et afin qu'ils les enseignent à leurs enfants (1). » — « Il a établi un témoignage en Jacob, dit le psalmiste Asaph, il a mis une loi en Israël, et il a ordonné à nos pères de l'enseigner à leurs enfants, pour qu'elle fût connue de la génération future, des enfants qui naîtraient, et que, devenus grands, ils en parlassent à leurs enfants, afin qu'ils missent en Dieu leur confiance, qu'ils n'oubliassent pas les œuvres de Dieu, et qu'ils observassent ses commandements (2). »

(1) Deutéronome, IV, 9, 10.

(2) Psaume LXXVIII, 5-7.

CHAPITRE II

CONTENU DE L'INSTRUCTION RELIGIEUSE DANS LA FAMILLE

Nous avons, dans les pages qui précèdent, essayé de montrer toute l'importance du rôle de la famille dans l'instruction et dans l'éducation religieuses de la jeunesse. En quoi consiste cette instruction, et quel en est le contenu? Nous n'avons certes pas la prétention de présenter ici un programme détaillé de l'enseignement que nous désirons voir introduire dans chaque famille. Tout d'abord parce qu'il ne s'agit pas de donner, à heures fixes, un cours régulier ou des leçons dont on ne peut classer la matière et la diviser suivant le temps dont on dispose. Ensuite, les points sur lesquels doit porter cet enseignement nous paraissent assez clairement indiqués dans les promesses faites lors du baptême de l'enfant. Celui-ci doit, en effet, être « instruit en avançant en âge, dans la pure doctrine de l'Évangile, telle que Dieu nous l'a révélée dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament (1). »

Cet enseignement trouve donc dans la Bible sa forme

(1) *Liturgie ou Manière de célébrer le service divin dans l'Église de la Confession d'Augsbourg*, page 273.

la plus simple et son expression la plus élevée, et c'est en quoi il se distingue essentiellement de toutes les autres branches du savoir humain. Or, des deux grandes parties de la Révélation, l'une a pour point central les dix commandements de la loi de Dieu, autour desquels rayonnent tous les préceptes de piété, d'amour, de sainteté et de justice de l'Ancien Testament. Les psaumes, les écrits et les œuvres des prophètes, l'histoire elle-même du peuple d'Israël, s'y rattachent étroitement. Dans la deuxième partie, brille comme un joyau étincelant la prière que Jésus-Christ apprit à ses disciples et qui résume toute sa vie, son enseignement et son œuvre. Le Décalogue, l'Oraison dominicale, auxquels il faut ajouter la confession de la foi chrétienne sur laquelle l'enfant a été baptisé, tel est l'abrégé très succinct de l'enseignement doctrinal que les parents sont tenus de faire apprendre à leurs enfants. Nul ne doit ignorer ces choses, « parce que le contenu de la Bible est renfermé dans ces trois articles, d'une manière courte, simple et claire. L'Eglise a rassemblé dans cet abrégé la doctrine, la vie, la sagesse et la science des chrétiens, tout, en un mot, ce dont un chrétien parle et s'occupe sa vie durant.

« Lorsqu'on a bien compris ces trois parties, alors il est nécessaire qu'on sache aussi ce que sont nos sacrements (que Christ lui-même a institués), savoir : le baptême et le sacrement du corps et du sang de Christ...

« La doctrine chrétienne est donc résumée en cinq parties principales qu'il faut toujours enseigner au peu-

ple, et exiger de lui qu'il les répète mot pour mot. Car il ne faut pas s'attendre que la jeunesse apprenne ces choses et les retienne par la prédication seule (1). »

Comme l'a voulu Luther, le fond de l'instruction religieuse faite par la famille est donc le catéchisme. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'on doit prendre ce manuel comme base d'une sorte de cours progressif de dogmatique. En théorie, ce serait l'idéal; dans la pratique, on laisserait le champ libre à toutes les erreurs. A part l'Oraison dominicale, que l'on apprend aux enfants dès que leur mémoire leur permet de la retenir,

(1) *Le Grand Catéchisme de Martin Luther*, préface, pages 15 et 16. Paris, 1854. — « De ces quelques points, dit M. Kuhn, toute science découle. Le Décalogue enseigne l'éternelle volonté de Dieu et nous découvre notre misère. — Le symbole, cette confession de notre sainte foi chrétienne, est la plus haute, la plus merveilleuse des histoires. Il nous enseigne l'œuvre ineffable de la majesté divine, du commencement des choses à l'Éternité; il nous révèle la miséricorde dont nous sommes les objets, l'incarnation du Fils de Dieu, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, notre salut; puis l'action surnaturelle de l'Esprit-Saint, qui fait de chaque homme une créature nouvelle et crée le peuple de Dieu. — L'oraison dominicale, cette prière des prières, que le Maître a pris soin de nous enseigner lui-même, qui dit à Dieu nos besoins spirituels et temporels, souveraine consolation dans toutes nos épreuves, dans toutes nos souffrances et à l'heure de la mort. — Les sacrements, cérémonies des cérémonies, centre du culte chrétien, dans lesquels Dieu nous a assurés de sa grâce. »

(F. KUHN. — *Luther, sa vie, son œuvre*, t. II, p. 308. Paris, 1884.)

les principaux points de la doctrine chrétienne demandent trop d'efforts pour être compris dans le premier âge.

Nous ne négligeons pas le contenu du catéchisme ; bien au contraire, nous en faisons le principe directeur de l'enseignement paternel qu'il doit en même temps pénétrer tout entier. Mais nous en remettons l'emploi à plus tard, à l'approche du catéchuménat dont la confirmation est le terme, et seulement comme une préparation élémentaire, une introduction aux leçons du pasteur. Car plus les principes fondamentaux du christianisme seront fraîchement gravés dans la mémoire des jeunes gens lors de l'acte solennel par lequel ils renouvellent l'alliance de leur baptême, mieux aussi ils seront à même de les exprimer sincèrement et en connaissance de cause, lorsqu'ils en feront la confession publique.

Mais alors, à quel moment et par quoi faut-il commencer l'instruction religieuse ? A cette double question, nous répondrons en évoquant le tableau d'une mère assise près du berceau de son petit enfant. Celui-ci, les mains jointes avec une grâce naïve et dans une attitude charmante, répète en zézayant, syllabe après syllabe, la courte prière qu'on lui apprend.

Or, avec cette facilité singulière de perception des enfants du premier âge, il remarque l'air recueilli de sa mère, et comprend déjà dans une certaine mesure — bien faible, sans doute — le sérieux de l'acte qu'il accomplit. La première notion de religion que doit recevoir son âme est celle de l'existence d'un Dieu, Père céleste, qui

nous aime. Nous devons, par conséquent, l'aimer aussi et nous placer sous sa divine protection, car nous dépendons tous de lui.

L'enseignement, ainsi commencé, se continue sur les genoux de la mère. Qui, mieux qu'elle, comprend son enfant et sait se mettre à sa portée, pour lui apprendre à faire la différence entre le bien et le mal ? Et quelle variété de moyens son instinct maternel ne lui suggère-t-il pas, grâce auxquels l'âme de l'enfant s'ouvre peu à peu à l'idée d'un Dieu saint, juste et bon ; d'un Dieu qui voit tout, entend tout et sait tout ; d'un Dieu qui récompense le bien et punit le mal ? Pour une œuvre semblable, il ne faut certes rien moins que ce trésor d'amour, de bonté, de délicatesse, de patience, de fermeté, ce je ne sais quoi d'indéfinissable, à la fois simple et compliqué, que l'on appelle le cœur d'une mère.

La Révélation divine, telle qu'elle est contenue dans nos livres saints, n'a pas été donnée aux hommes en un seul jour. Elle a sa genèse et son développement au sein d'un peuple choisi par Dieu et mis à part pour la recevoir. Son histoire se confond avec celle des Israélites, jusqu'à la venue du Messie promis ; elle s'en sépare ensuite avec l'ère nouvelle, et nous fait assister à l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Les principaux faits de cette histoire, jusqu'au moment où le christianisme se répand en terre païenne, sont relatés dans la Bible et constituent l'histoire biblique. Celle-ci nous aide

à mieux comprendre la réalisation du plan de Dieu dans l'humanité; elle forme en quelque sorte le cadre de la Révélation et nous permet d'en suivre pas à pas la marche progressive. Par les exemples qu'elle met sous nos yeux, elle nous montre la façon dont Dieu gouverne le monde, dirige les individus et les peuples; comment il fait reposer sa bénédiction sur ceux qui le craignent et punit les infractions à sa loi. On ignore trop cette histoire. A l'âge de la confirmation, un grand nombre de jeunes gens n'en ont qu'une idée très imparfaite, des notions trop vagues et trop incomplètes pour leur permettre de saisir, dans son ensemble, toute la grandeur de l'œuvre de Dieu parmi les hommes. L'enseignement de l'histoire biblique a donc sa place naturellement indiquée au début de l'instruction religieuse dans la famille. Il s'adapte à merveille à l'esprit des petits enfants. Il n'a pas, en effet, la sécheresse et l'aridité d'un exposé doctrinal qui ne serait pas à leur portée et, leur faisant entrevoir sous un jour sombre le contenu de la Révélation, les rendrait bientôt réfractaires à toute influence religieuse.

De simples récits, choisis avec soin, et dits avec simplicité, frappent toujours l'imagination des enfants et tiennent leur attention en éveil. C'est à cela surtout qu'il faut viser. Et qu'y a-t-il de plus propice à cet effet que les idylles si pleines de grâce et de naïveté, les exploits guerriers et les épopées de l'Ancien Testament? Rien ne les intéressera davantage que l'évocation de ces grandes

figures des patriarches, des juges, des prophètes — Abraham, Moïse, Elie, David — et de tant d'autres hommes de Dieu de l'ancienne et de la nouvelle alliance, dont la vie contient des pages si admirables ! Rien enfin ne se gravera mieux dans leur mémoire que les récits miraculeux de la vie de Jésus et des apôtres, des progrès de l'Évangile dans les premiers temps de l'Église chrétienne, et des persécutions qui sévirent alors. Il n'y a rien là de moins attrayant que dans les contes de fées dont on berce de si bonne heure l'imagination de l'enfance. Et cependant, combien tous ces récits ne sont-ils pas délaissés ! Leur valeur n'est-elle pas toujours la même ? Leur emploi serait-il suranné ? Nous ne le pensons pas.

L'enseignement de l'histoire biblique consiste avant tout dans un simple exposé des faits. Il ne doit pas tourner au sermon, ni servir de prétexte à des leçons de morale plus ou moins intempestives, ou à ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'histoire. Nous ne rejetons pourtant pas absolument l'emploi de la moralité tirée d'un récit. De temps à autre, par exemple lorsque des faits d'histoire biblique ont des rapports étroits avec certaines situations, une courte moralité ne sera pas déplacée. En tout cas, qu'elle soit aussi brève que possible ; mais, en général, il est préférable de laisser à l'enfant le soin de la déduire.

Cependant l'enfant grandit. Il arrive un moment où les simples récits et les recueils d'histoire sainte ne

suffisent plus à son intelligence et à son cœur. De plus, le terme de l'enseignement religieux étant de faire de lui un chrétien majeur, il est nécessaire qu'il soit rendu capable d'entrer en contact direct et libre avec les documents mêmes de la Révélation de Dieu. De là un troisième objet de l'enseignement : la connaissance de la Bible.

« Le christianisme, auquel nous attribuons tant de beaux fruits, dit Vinet, est celui qui suppose pour chaque individu l'emploi immédiat de la Bible. Le peuple, l'enfance, l'homme de tout âge et de toute condition ne sauraient devenir chrétiens que par la Bible. Le plan de Dieu, dans le christianisme, allant des individus aux masses et non des masses aux individus, il a voulu que chacun reçût immédiatement la religion de ses mains divines; que chacun appropriât, appliquât à son propre cœur les dogmes révélés; que chacun se mît, pour son compte, en communication avec la voix d'en haut; que chacun, à parler humainement, se fît sa religion. D'après ce principe, dont la preuve directe n'appartient pas à notre sujet, la Bible est la bibliothèque de chacun des membres de la famille humaine (1). »

Mais combien peu de jeunes gens et même de personnes d'âge mûr savent se servir de la Bible et en font un usage fréquent! On est souvent surpris de voir l'embarras de bien des personnes, lorsqu'on leur met entre

(1) Vinet : *l'Éducation, la Famille et la Société*, p. 136.

les mains le recueil des Saintes-Écritures, en les priant de chercher un passage pour en faire la lecture. Leurs hésitations ne trahissent pas seulement une ignorance profonde du contenu des livres sacrés, elles montrent encore le peu d'importance que l'on accorde à ce pain de la vie spirituelle.

Comme il en serait autrement si, de bonne heure, on accoutumait l'enfant à chercher lui-même des récits et des passages dans *sa* Bible; si l'on s'efforçait de le familiariser avec elle, de lui faire prendre l'habitude d'en lire un fragment chaque jour! Et que l'on ne dise pas que le contenu des Saintes-Écritures dépasse la portée de son intelligence! « La Bible! elle fut faite pour lui; elle s'est mise d'avance à son point de départ, d'avance elle a appris son langage pour le lui parler : on n'aurait jamais pu faire, en étudiant avec soin l'enfant du pauvre, un livre qu'il pût mieux comprendre. Or, dans ce langage qui est le sien, qui est celui de la nature, elle lui déclare les plus grandes choses. Dès le début, l'axe de toute vérité philosophique et morale est solennellement posé. Les lois de la matière et les lois de la conscience se rattachent à leur centre commun et inamovible. Un même point de départ est donné aux pensées de l'enfant et à sa vie. Un mot l'oriente à jamais dans le labyrinthe du monde. Dieu proclamé, la conscience est reconnue, l'immutabilité de la loi du devoir est proclamée... Oui, partout dans ces pages sacrées, l'enfant sait qu'il lit son histoire, son passé et son avenir. Ce

puissant intérêt recommande à son attention les moindres détails et concourt à son instruction dont la source est si abondante et si variée dans la Bible. On ne pense pas assez qu'avec la Bible, on met entre ses faibles mains, on place sous ses faibles yeux, des trésors de notions vraies sur les rapports de l'homme à la société, sur l'autorité des lois, sur leur sanction, en même temps que par la partie matérielle du récit, on l'initie à la connaissance d'une foule de détails de la nature et des arts, qu'il eût, de toute matière, appris moins facilement et moins volontiers (1). »

Que l'enfant ait donc une connaissance aussi approfondie que possible de la Bible! A cette condition seulement il s'en servira avec fruit. Mais par-dessus tout, qu'il l'aime assez pour en faire son livre de chevet et son guide! Étudions, lisons avec lui les Saintes-Écritures! S'il voit que nous nous intéressons à cette lecture, il s'y intéressera à son tour. Comment aimerait-il la Bible, s'il constate que nous la traitons avec indifférence!

Nous abandonnons au pasteur le soin de traiter, s'il y a lieu, les questions de critique et de faire des introductions élémentaires aux documents sacrés. Il saura mieux que personne s'acquitter de cette tâche délicate autant que difficile.

Nous ferons apprendre par cœur à l'enfant des pas-

(1) Vinet : *l'Éducation, la Famille et la Société*, p. 137 et 139.

sages que nous aurons choisis nous-mêmes. Ce sera lui préparer pour l'avenir un trésor qu'il retrouvera avec bonheur aussi bien dans les jours de paix et de communion avec Dieu, que dans les sombres jours de crise où la conscience s'éveille, tourmente le pécheur et l'invite à se jeter au pied de la croix. A ce propos, il n'est peut-être pas superflu de signaler l'erreur dans laquelle tombent des parents, très pieux du reste, mais qui pèchent par excès de zèle. Lorsque leur enfant a commis une faute, ils le punissent en lui faisant apprendre ou copier des fragments de l'Écriture-Sainte; cela dans la pensée de lui donner des connaissances qui, plus tard, pourront lui être utiles. Cette manière d'envisager les choses dénote un manque absolu de sens pédagogique. Les résultats seront directement contraires à ce que l'on espérait : l'enfant, au lieu d'aimer la Bible, la prendra en aversion. Comment en serait-il autrement, si l'on s'en sert comme d'un moyen de répression? Nous ne saurions assez prévenir les éducateurs contre les abus de ce genre. Pour rares qu'ils soient, ils n'en constituent pas moins un sérieux danger. Aussi est-il nécessaire de les éviter et de les combattre.

Ces trois objets principaux de l'instruction religieuse dans la famille : le catéchisme, l'histoire sainte et la connaissance de la Bible, ne sont pas complètement distincts l'un de l'autre. Comme les branches d'un même arbre, dont les rameaux s'entre-croisent, se mêlent, sans pour-

tant se confondre, ils ont entre eux de nombreux points de contact. L'histoire jette une clarté plus vive sur la doctrine; celle-ci pénètre l'histoire; et toutes deux ont leur point d'attache et leur base commune dans la Bible. Ces trois objets forment un tout indissoluble dans la pratique; en retrancher quelque chose, c'est nuire à l'harmonie de l'ensemble.

CHAPITRE III

MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET SON RÔLE DANS L'ÉDUCATION

§ 1. — *L'enfant, sa nature et ses dispositions.*

La tâche de l'éducateur est grande et belle, mais hérissée de difficultés. Aussi exige-t-elle, de la part de ceux qui sont appelés à s'y consacrer, des qualités nombreuses et variées : la pénétration d'esprit, la délicatesse, le tact, la bonté unie à la fermeté; tout cela dominé par l'amour qui en est à la fois le principe et le couronnement. L'amour profond et vrai se manifeste par une douce fermeté; il commande le respect et fait la force de l'éducateur. Il est le moteur sans lequel les qualités les plus brillantes ne sont que des rouages inutiles. Toutefois, ce principe essentiel à toute instruction sérieuse et à toute bonne éducation peut être une cause de faiblesse si, poussé à l'excès, il devient aveugle au point de dégénérer en débonnairété et de favoriser l'absence de toute discipline.

Tout éducateur vraiment digne de ce nom doit, avant toute chose, se connaître et se posséder soi-même. Se

connaître, pour apprendre à connaître les autres et être capable de les diriger; se posséder, afin de pouvoir se donner plus et mieux. Cependant, la connaissance du caractère de l'enfant, de sa nature et de ses dispositions, ne s'acquiert pas seulement par la comparaison avec soi-même. Elle est surtout le résultat d'une observation incessante, d'une étude attentive et minutieuse. L'enfant est dans un état continu de devenir physique et intellectuel, jusqu'à son plein épanouissement dans l'homme fait. Dès lors, pour suivre de plus près l'évolution qui s'opère dans tout son être, pour le comprendre, nous devons nous abaisser à son niveau et, en quelque sorte, nous identifier avec lui. Car à chaque progrès de sa pensée, à chaque horizon nouveau qui s'ouvre devant lui, correspond un besoin nouveau, auquel il faudra répondre, sous peine de laisser dans son éducation des lacunes regrettables que l'âge et l'expérience ne parviennent pas toujours à combler.

Il y a plus. Nous trouvons chez l'enfant des auxiliaires naturels et puissants, sans le secours desquels l'œuvre de l'éducateur serait singulièrement compliquée; ce sont ses facultés, toutes trois susceptibles de développement : la sensibilité, l'intelligence et la volonté, autour desquelles se groupent tous les faits psychologiques : sensation, sentiment, mémoire, imagination, etc.

Si l'observation la plus scrupuleuse, commencée dès le berceau, fait connaître aux parents la nature de l'enfant et leur révèle la puissance de ses facultés, c'est l'ex-

périence qui leur apprendra à se servir à propos de ce mécanisme délicat autant que merveilleux dont ils disposent. Elle les guidera dans le choix des moyens. Dans certains cas, elle les déterminera à recourir à l'intelligence plutôt qu'au sentiment; à préférer pour tel ou tel la servilité de la mémoire à la logique de la raison; pour d'autres à mettre en jeu les solides ressorts de la volonté ou les innombrables ressources de l'imagination, d'ordinaire si vive chez les enfants. Enfin, pour les natures d'élite, chez lesquelles ces moyens se trouvent développés au même degré et forment un tout harmonieux, l'expérience dirigera les parents de telle sorte qu'ils agiront séparément sur chacune d'elles ou sur plusieurs à la fois.

Mais, jusqu'ici, nous n'avons guère fait autre chose qu'isoler l'enfant. Nous l'avons mis en tête à tête théorique, idéal, avec ceux qui seront plus spécialement appelés à se charger de son instruction religieuse et de son éducation. Cependant, de nouveaux membres sont venus prendre place au foyer. Comment et dans quel sens l'action des parents devra-t-elle s'exercer dans ce cercle intime?

Avec le nombre des enfants, la tâche se complique et, partant, devient plus difficile. Chacun a son caractère propre, son individualité. D'où la nécessité d'appliquer à chacun une méthode différente répondant aux exigences de sa nature. Nous aurons ainsi comme autant de systèmes d'éducation distincts les uns des autres,

ayant un point de départ commun et tendant vers le même but, mais suivant des voies diverses et parfois complètement opposées. L'expérience acquise avec les aînés, tout en étant d'un secours précieux pour l'éducation et l'instruction des plus jeunes, n'est cependant pas suffisante. Le développement physique et intellectuel ne s'effectue pas chez tous uniformément et d'après une loi infaillible. Chez les uns, ce développement peut suivre d'abord un cours normal, puis tout à coup subir un ralentissement sensible, peut-être un arrêt momentané; tandis que chez d'autres, les progrès se font avec une rapidité vraiment surprenante. Il faudra tenir compte de tout cela, ainsi que des différences d'âge et d'aptitudes, afin de donner à notre enseignement une forme convenable, en rapport avec le degré de développement des facultés de l'enfant, et répondant aux besoins de sa nature.

§ 2. — *Les moyens d'enseignement.*

Il ressort de ce qui précède que l'on ne saurait établir de règles fixes, ni déterminer pour chaque cas particulier les moyens pédagogiques à employer pour que l'instruction religieuse se fasse avec fruit. La méthode à suivre variera avec l'âge, le degré de maturité, la nature, le caractère et les dispositions de chaque enfant. Cependant, il est des moyens généraux également applicables dans toutes les situations et dans tous les milieux sans distinction.

Les images auront toujours du succès auprès des enfants du premier âge. Nul n'ignore, en effet, — et les parents moins que personne, — l'attrait qu'elles ont pour eux. L'usage en est surtout recommandable pour l'enseignement de l'histoire biblique. Elles ne seront pas seulement d'un grand secours pour illustrer une pensée, une explication, un récit; mais aussi elles aideront dans une large mesure à la mémorisation des faits. Et dans la plupart des cas, l'impression aura même été si forte que, longtemps après, le souvenir de certaines scènes évoquera celui des images correspondantes, auquel il est resté étroitement lié. Ce résultat s'obtiendra d'autant plus facilement que les gravures se rapprocheront davantage de la vérité, et conserveront aux faits leur couleur locale. Une quantité de détails piqueront la curiosité, provoqueront des questions et des remarques dont il sera aisé de tirer parti. Est-il besoin d'ajouter que l'enfant suivra sans fatigue tout ce qu'on lui dira? Loin de se lasser, il prendra plaisir à entendre raconter les mêmes histoires et répéter les mêmes détails. Il s'instruira ainsi tout en s'amusant. Au point de vue pédagogique, l'idéal sera presque atteint. Et nous voulons espérer que l'enseignement donné dans de telles conditions ne sera pas le moins profitable.

Après les leçons orales faites aux plus jeunes à l'aide des images, nous accorderons une place importante aux livres illustrés destinés à ceux qui commencent à se familiariser avec la lecture. L'enseignement qui en découle

ne s'écarte point du précédent. Il en est plutôt le prolongement; il le continue et le complète. Dans les récits que lentement il épelle, l'enfant en reconnaît sans doute que son père ou sa mère lui a plus d'une fois répétés. Mais la joie qu'il éprouve à cette lecture n'en est pas moins grande; il y trouve un charme tout particulier. Ici, c'est un détail qu'il ignorait; plus loin, un autre qu'il avait presque oublié et qu'il est tout heureux de se remémorer. Et puis, en regard du texte, voilà l'image mettant en relief le fait central auquel tout le reste est lié. L'idée principale du récit y est comme gravée, et toutes les autres viennent d'elles-mêmes et sans aucun effort se grouper autour d'elle, ce qui favorise la mémoire. Une difficulté se présente-t-elle? Les parents sont prêts à donner tous les éclaircissements désirables. Au reste, dans ce cas, les aînés aussi se feront un plaisir de tirer d'embarras leurs cadets, en leur faisant part des lumières qu'ils ont reçues. Toutefois, si nous ne rejetons pas complètement leur aide, nous souhaiterions que l'enseignement de ces jeunes instituteurs improvisés se fît, autant que possible, en présence des parents. Ceux-ci, en effet, se verront plus d'une fois dans l'obligation de rectifier des erreurs qui, par suite d'un défaut de mémoire ou grâce à une imagination trop vive, se sont glissées au cours des explications.

Nos jeunes élèves ne s'accommoderont pas à perpétuité des images et du texte imprimé en gros caractères. Nous placerons alors entre leurs mains quelqu'un de ces

livres conçus dans un esprit simple, et destinés spécialement à la jeunesse : histoire sainte, récits bibliques, etc. Le prix de ces manuels étant à la portée des plus petites bourses, il sera toujours facile de se les procurer. Plus tard, nous y ajouterons volontiers, avec la Bible, des livres empruntés à des bibliothèques : recueils d'histoire de l'Église ou du protestantisme, vies des grands serviteurs de Dieu, etc. Le choix de ces lectures devant être fait avec tact et discernement, il sera bon de prendre, à ce sujet, conseil du pasteur.

Nous conduirons ainsi nos enfants jusqu'au moment où ils seront reçus dans une classe de catéchumènes. Mais il ne s'ensuit pas que les moyens dont nous avons essayé de faire une rapide esquisse, soient les seuls à mettre en œuvre. Les résultats que nous obtiendrions avec leur seul concours seraient loin d'être suffisants. Il en est d'autres, et non des moins efficaces, qu'il ne nous est pas loisible de négliger. La conversation, par exemple, offre à qui sait les saisir de nombreuses occasions d'instruire. Quelle mine inépuisable de sujets à traiter dont le développement ne se fera avec profit que par son moyen ! Elle a surtout, nous semble-t-il, sa place indiquée à l'âge où l'enfant commence à réfléchir, à se demander le pourquoi et le comment des choses. Si une question l'embarrasse, l'enverra-t-on chercher la réponse dans un livre ? Ou bien si, dans ses lectures, une difficulté l'arrête, se contentera-t-on de lui donner une explication plus ou moins sèche ?

Bien loin d'éviter les explications ou de les abrégier, il faudrait au contraire les provoquer. La conversation une fois engagée, il sera toujours possible de la rendre intéressante, captivante même, et de la diriger de manière à en faire sortir quelque lumière nouvelle. Et point n'est besoin pour cela de talents extraordinaires, de qualités spéciales : ce moyen d'enseignement est peut-être tout à la fois le plus simple et celui dont on tirera le plus grand profit. A une condition cependant, c'est que l'on ne fasse pas dégénérer l'entretien — et c'est malheureusement trop souvent le cas — en un sermon fastidieux. Nombre d'enfants ne souhaitent rien tant que d'échapper à ces tête à tête avec leurs parents, uniquement par crainte de recevoir des admonestations plus ou moins déguisées. Le fait est regrettable, car avec l'intimité et la confiance c'est un peu de l'influence qui s'en va — quand ce n'est pas du respect. — De plus, on perd ainsi les occasions les plus favorables de savoir ce qui se passe chez l'enfant et de se rendre compte de ses dispositions.

Nous n'oublions pas non plus que l'un des plus puissants moyens d'éducation, — le plus puissant, peut-être, — c'est l'exemple. Les enfants sont essentiellement réceptifs. Certes, ils écoutent ce qu'on leur enseigne, mais ils observent aussi, et leur attention est sans cesse en éveil. Leurs yeux sont comme l'objectif d'une chambre noire vers le centre duquel tous les rayons lumineux convergent et vont se réfléchir sur la plaque sensible. Leurs oreilles sont toujours ouvertes, recueillant, sans

que l'on s'en doute, les moindres murmures. Une fois reçues, ces impressions diverses se fixent à demeure. Les enfants commentent à leur façon ce qu'ils ont vu ou entendu : ils le rapprochent de ce qu'on leur a dit, des règles qu'on leur a enseignées. Et malheur au pédagogue, malheur au père ou à la mère qui, dans leur vie, dans leurs actions ou leurs paroles, ont été trouvés par leurs petits juges en contradiction avec leurs principes ! Un instant d'oubli peut compromettre l'œuvre de bien des mois et le résultat d'efforts persévérants ; en tout cas, l'autorité des parents sera affaiblie. Dorénavant l'enfant risque d'établir une différence fâcheuse entre les préceptes auxquels on veut qu'il obéisse, et la manière dont il les voit observer par ceux qui les lui enseignent.

Il a appris, il y a quelques jours à peine, ce commandement du Décalogue : « Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain ». Et voilà, tandis qu'il joue dans un coin, il entend médire de tel ou tel, ou faire sur la conduite de tel autre des réflexions peu bienveillantes. Et dans les mille incidents de la journée, dans les rapports continuels des membres de la famille, que de dérogations aux principes de patience, d'amour, de charité, qu'on a cherché à inculquer à l'enfant ! Que de négligence dans l'accomplissement des devoirs religieux qu'on lui recommande avec tant d'insistance ! De tout cela l'enfant ne perd rien ; il note tout dans sa mémoire ; sa petite raison travaille, et, sans syllogismes savants ou

subtils, il tire de ses jugements des conclusions étonnantes parfois de hardiesse et de vérité.

Faut-il accorder une valeur pédagogique au culte de famille et le ranger au nombre des moyens d'enseignement dont les parents disposent ? D'aucuns répondront sans hésiter par l'affirmative et trouveraient étrange que la question pût seulement être discutée ou même posée. D'autres, estimant que le culte de famille doit avoir avant tout un but d'édification, feront peut-être des réserves. Quant à nous, persuadé que nous sommes de son opportunité, il nous semble que l'on ne saurait assez faire ressortir les avantages qui en résultent, et montrer combien de bénédictions y sont attachées. Malheureusement, la pratique de ce culte est trop souvent absente de nos familles, même de celles où l'Évangile est le plus respecté. Nous déplorons d'autant plus un tel état de choses, que nous voyons, dans cette coutume éminemment protestante, un excellent moyen mis à la portée de chacun, d'instruire et d'édifier. Il faudrait commencer et finir la journée par le culte domestique. Le matin, il est vrai, il n'est pas toujours possible de le faire, car, dans bien des milieux, des difficultés matérielles y mettent obstacle. Mais après le repas du soir, lorsque toute la famille est réunie, plus rien ne s'y oppose. Le père ou la mère ouvre la grande Bible de mariage à la page où l'on en est resté la veille, et lit quelques versets à la suite. Le passage choisi est assez facile à comprendre pour que chacun en trouve, de lui-même, l'application. A l'occa-

sion, deux mots très simples d'explication feront ressortir plus nettement la leçon qui s'en dégage. Après quoi, l'un des parents termine par la prière. *

Nous aimons à nous représenter ainsi le culte domestique, avec son double caractère d'instruction et d'édification. Il édifiera dans la mesure où il instruira; et l'enseignement que l'on retirera de cette lecture faite en commun sera d'autant plus durable, que l'impression produite aura été plus profonde et plus vive. Mais pour obtenir ce résultat, il faut faire appel à tout le tact et à toute la prudence dont on est capable. Un culte fait avec trop de précipitation risque de perdre de son importance aux yeux des enfants; des lectures et des explications trop longues peuvent les fatiguer. Leur attention n'étant plus soutenue, ils apporteront au culte un esprit distrait, peut-être même éprouveront-ils un certain ennui à y assister. Comment éviter ce double écueil? Tout d'abord, en donnant au culte domestique le caractère de sérieux qui lui convient et en le restreignant dans de justes limites de temps. Puis surtout en faisant aimer ce culte aux enfants. Lorsqu'ils seront bien pénétrés de la beauté de cet exercice religieux, loin de le regarder comme une ennuyeuse obligation à laquelle on ne peut se soustraire, ils se réjouiront vraiment d'y prendre part et s'y associeront de tout cœur. Alors, le culte domestique aura sur les enfants une influence salutare et durable.

§ 3. — *Objets à poursuivre.*

L'instruction religieuse donnée dans la famille a tout d'abord un rôle purement didactique, un but extérieur qui est — nous l'avons vu — de conduire l'enfant à la maturité chrétienne, d'en faire un membre majeur de l'Église. Mais si l'on se contentait de meubler la mémoire de l'enfant d'une somme plus ou moins grande de connaissances, ne serait-ce pas trop réduire cette instruction et se méprendre sur sa portée éducative? L'Évangile n'est pas seulement un code, un ensemble de préceptes d'ordre supérieur, une morale élevée entre toutes, il a aussi en lui un principe de vie. De là des conséquences pratiques immédiates qu'il serait aussi injuste que faux de méconnaître ou de rejeter dans l'ombre, en ne leur attribuant qu'une valeur relative. C'est pourquoi, tout en s'efforçant de développer dans l'enfant une piété sincère, les parents ne négligeront pas de le préparer à remplir dignement son rôle dans la société. Pour cela, les connaissances purement abstraites ne suffisent pas; il faut qu'elles trouvent leur application dans le domaine de la vie journalière, afin de devenir une force capable de soutenir celui qui les possède pendant le cours de son existence. Dès lors, éveiller des sentiments, affermir et diriger la volonté, former le caractère, voilà à quoi tendra toute éducation sérieuse, et en particulier l'éducation chrétienne. Voilà quels seront les premiers résultats pra-

tiques de l'instruction religieuse telle que nous la comprenons.

Lorsqu'on assiste à l'éclosion de la vie intellectuelle chez l'enfant, on ne tarde pas à constater l'apparition de sentiments divers, bons ou mauvais. Or « nos sentiments exercent une influence décisive sur notre existence. S'ils sont développés d'une manière contraire à la volonté de Dieu et à notre destination, ils deviennent pour nous la source de maux graves et de troubles sans cesse renaissants (1). » Faudra-t-il en laisser la direction à la nature seule et lui abandonner le soin d'assurer le triomphe du bien? Nous ne le pensons pas. Livrés à eux-mêmes, nos enfants se développeraient d'une façon analogue à celle de ces jeunes *sujets* de nos forêts qui, sous la poussée d'une sève abondante, croissent au hasard, affectant les formes les plus capricieuses et déployant en tous sens leurs rameaux épineux et touffus. Il est facile de constater l'influence désastreuse que les instincts et les sentiments mauvais exercent sur certains individus. Jetons les yeux autour de nous : la victoire ne semble-t-elle pas appartenir au mal?

Nous croyons donc à une éducation des sentiments, et à la nécessité de mettre surtout en relief ceux qui sont susceptibles de rendre l'enfant, et par conséquent l'homme, meilleur. Nous donnerons nos soins à tous en

(1) L. F. F. Gauthey : *De l'éducation ou principes de pédagogie chrétienne*, t. II, p. 3.

même temps, et à chacun en particulier. Il en est toutefois sur lesquels notre attention se porte plus spécialement, à cause du rôle prépondérant qu'ils jouent dans toute la vie d'homme.

« L'instituteur qui, pour former ses élèves à la probité, à la bonne foi, à la justice, n'a pas constamment en vue le développement du sentiment religieux dans leurs cœurs, qui ne s'en sert pas pour base et pour appui de leur moralité, ne produira qu'une œuvre imparfaite, en harmonie peut-être avec la tiède vertu du monde, mais nullement avec la vocation du chrétien (1). » Or le sentiment religieux est le fondement sur lequel repose toute instruction religieuse qui, sans lui, n'aurait aucune raison d'être, de même que, sans cette instruction, le sentiment religieux serait en nous comme une vague aspiration vers quelque chose d'indéfinissable. Ce sentiment se développera en raison des progrès spirituels que fera l'enfant, c'est-à-dire dans la mesure où celui-ci s'assimilera, non pas tant par l'intelligence, que par le cœur, le contenu de la Révélation divine.

Il faudra aussi s'appliquer à développer en lui — et cela aussitôt que le permettra son âge — le sentiment de sa dignité en tant qu'être créé à l'image de Dieu, conscient, libre, et par conséquent responsable. De là découlera un respect de lui-même et de sa personne qui le

(1) *Essai sur l'éducation de l'enfance*, cité par Vinet : *l'Éducation*, etc., p. 16.

rendra fort contre le mal, en lui faisant considérer son corps comme « le temple du Saint-Esprit » (1 Cor., VI, 19), et en le mettant en garde contre « les convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme » (1 Pierre, II, 11).

A l'égard de nos semblables, le sentiment qui nous paraît résumer tous les autres, et auquel tous se rattachent, c'est l'amour. Se manifestant dans un cercle restreint, il devient l'amour de la famille, l'amitié, le patriotisme. Dans un sens plus général, il est la source de la sympathie et de la bienfaisance. Enfin « l'affection que nous portons à nos semblables s'appelle communément bienveillance. Élevée et purifiée par le christianisme, elle porte le nom de *charité*, mot qui signifie amour... » (1) « La vraie charité a pour principe et pour modèle celle de Jésus-Christ pour nous; et celle de Jésus-Christ a elle-même son type et sa source dans l'amour infini de Dieu (2). »

A ces divers sentiments, ajoutons comme un sceau, celui de l'obligation morale, le « tu dois » catégorique, inflexible de la conscience, sur lequel aucune considération n'influe, et que rien n'arrête. Agir dans ce sens sur le cœur de l'enfant, c'est, ce nous semble, faire en quelque sorte son instruction religieuse avant la lettre; c'est préparer le cadre où peu à peu et tout naturellement, les pré-

(1) L. F. F. Gauthey : *De l'éducation, ou principes de pédagogie chrétienne*, t. II, p. 49.

(2) *Ibid.*, p. 51.

ceptes de l'Évangile viendront prendre la place qui leur revient.

Cependant ce n'est pas tout que de former le cœur. La vieille nature mauvaise n'est jamais complètement vaincue. Elle a des retours avec lesquels il faut compter. C'est pourquoi nous devons pourvoir l'enfant d'une arme assez puissante pour parer à ses attaques dange-reuses et imprévues. En un mot, pour qu'un être moral sache se posséder et résister aux entraînements de ses désirs, il faut qu'il apprenne à vouloir. De là un deuxième objet à poursuivre : la direction et l'affermissement de la *volonté*. Cette faculté est celle « qui fait de nous des créatures actives et responsables, et qui, par conséquent, ouvre devant nous les portes de l'avenir (1). » Elle est comme le « gouvernail de notre vie ». Un être sans volonté n'est qu'une épave, jouet des flots et des vents, désem-parée par les tempêtes, et n'atterrissant nulle part. L'éducation chrétienne peut faire beaucoup pour sa formation. D'un côté, l'enfant a appris que la loi divine interdit ou prescrit telles ou telles choses, et d'un autre côté, il se sent attiré avec une puissance irrésistible vers ce qu'on lui défend. Une lutte s'engage. Qu'est-ce qui l'emportera, du commandement de la conscience qui dit : « tu dois » — « tu ne dois pas », ou du désir secret qui excite à le violer ? La volonté intervient et décide de l'issue

(1) L. F. F. Gauthey : *De l'éducation ou principes de pédagogie chrétienne*, t. II, p. 249.

du combat. Peu à peu, elle s'affermir; la lutte la forme, l'aguerrit, la trempe en quelque sorte. Chaque victoire marque un nouveau progrès. Une tentation surmontée, un mauvais désir réprimé sont une force de plus pour résister et triompher à l'avenir. Qui ne connaît ces joies intimes et profondes que l'on éprouve après s'être vaincu soi-même ? Plus la résistance a été vive, plus les sacrifices ont été difficiles à accomplir, plus aussi la joie est grande. C'est alors que l'enfant se sent déjà presque un homme, parce qu'il trouve en lui des forces pour l'action. Apprenons-lui donc à *vouloir bien*, c'est-à-dire à soumettre sa volonté à celle de Dieu à qui tous doivent obéir. Du jour où il en sera ainsi, il aura fait le premier pas dans la voie du perfectionnement de l'être moral.

Il ne suffit pas d'élever et de purifier les sentiments, ni de vouloir doter nos enfants d'une énergie à l'abri de toute épreuve. Il faut encore former le caractère. Après avoir élagué l'arbuste dont nous parlions tout à l'heure, après l'avoir émondé, avoir fait pénétrer jusqu'à lui l'air et la lumière, il reste à lui donner des soins de détail qui exigent une patience infatigable et une attention soutenue. Redresser la tige tourmentée et noueuse ; ôter au fur et à mesure les nouvelles pousses inutiles qui arrêtent la sève au passage ; tailler les branches et leur faire prendre une bonne direction ; en un mot préparer le *sujet* à recevoir la greffe qui doit porter de bons fruits : voilà en quoi consistent les derniers travaux. De même en ce qui concerne l'enfant. L'éducateur chrétien, pour mener à bonne fin

son œuvre, s'efforce de retrancher tout ce qui, de près ou de loin, a l'apparence du mal. Lui aussi, comme un jardinier soigneux, doit enlever les rugosités, corriger les défauts de la nature, adoucir les angles. Il s'applique à faire disparaître la brusquerie, l'orgueil, l'impatience, la colère, la tendance au mensonge, etc. Il prépare son *sujet* à recevoir l'Évangile. Les fruits d'une telle éducation, basée sur l'instruction religieuse dont elle est l'application pratique immédiate, ne nous paraissent pas douteux. Ces fruits seront ceux de l'Esprit, dont parle l'apôtre Paul : « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance. » (Galates, V. 22, 23.)

§ 4. — *Harmonie à établir entre l'enseignement que l'enfant reçoit dans la famille et celui qu'il reçoit au dehors.*

Dans certaines familles, l'enseignement est donné par un précepteur, sous la direction générale du père ou de la mère. Les efforts combinés du maître et des parents tendent au même but et se complètent. La volonté ou les désirs paternels l'emportent parfois sur les opinions du pédagogue; le contraire peut aussi se produire, mais sans que l'autorité de l'un ou de l'autre en soit diminuée. Car tout ayant été réglé d'avance après examen, et la ligne de conduite à tenir étant bien déterminée, les éducateurs sont toujours d'accord et se soutiennent mutuellement. Les élèves ne remarquent point de différences

entre les enseignements qu'ils reçoivent de part et d'autre.

Il n'en est pas ainsi — et c'est de beaucoup la généralité — pour les familles de condition plus humble, auxquelles de modestes ressources ne permettent pas d'entretenir une personne spécialement chargée d'instruire leurs enfants. Ceux-ci s'en vont chaque jour à l'école du village, au collège ou au lycée. Là, plus d'instruction religieuse : on l'a remplacée par ce que l'on a appelé « l'enseignement moral ». Il est bien évident que dans les grandes lignes l'instituteur ou le professeur ne s'écartera pas des principes donnés par les parents. — Aucun système de morale, en effet, ne peut faire abstraction de certains préceptes qui se trouvent à la base même de l'Évangile. — Mais il n'est pas moins évident que des choses identiques, présentées sous des jours différents, ont un tout autre aspect. Et que sera-ce si la ressemblance n'est qu'extérieure et porte seulement sur quelques points, comme c'est souvent le cas pour l'enseignement de l'école et celui de la famille ? Aussi faut-il redoubler de vigilance, pénétrer jusqu'au fond de la pensée des enfants, afin de se rendre compte des résultats de la comparaison qu'ils ne manquent pas de faire. De cette façon, on sera en mesure de prévenir le découragement et le doute, et d'éviter les déchirements qui en résultent parfois.

Il n'est pas jusqu'aux rapports qu'ils auront avec leurs petits camarades de confession différente qui leur suggéreront toute sorte de réflexions. Elles se traduiront le plus souvent par une foule de questions. Les réponses

des parents et leurs explications prendront nécessairement un tour tout particulier, et constitueront un enseignement occasionnel ayant un caractère polémique ou apologétique.

Nous aimerions aussi voir les parents suivre avec une attention sérieuse l'instruction doignée à l'église. Beaucoup d'enfants mettent à la fréquentation de l'école du dimanche et du catéchisme, sinon de la mauvaise volonté, du moins une grande indolence. Ils ne s'y rendent pas avec plaisir, mais parce qu'ils y sont obligés. En outre, ils se figurent assez vite que tout ce qu'on leur fait apprendre en dehors de l'école primaire ou de la classe du collège ne doit pas être pris en considération; c'est, pensent-ils, un surcroît inutile de travail et presque une punition. Il en résulte que, d'un côté, ils font de mauvaise grâce les devoirs qu'on leur donne, et, de l'autre, ils sont portés à les prendre en aversion. Un tel état de choses n'existerait pas si les parents se préoccupaient davantage du développement religieux de leurs enfants. S'ils ne viennent pas en aide au pasteur, la tâche de ce dernier sera des plus pénibles et des plus ingrates. Au contraire, s'ils le secondent en s'assurant que les aînés ont appris leur leçon et l'ont comprise; en leur expliquant, peut-être, tel passage embarrassant, s'ils stimulent le zèle des plus jeunes en leur faisant raconter ce qu'on leur a dit à l'école du dimanche, les parents donneront aux uns et aux autres de précieux encouragements. Leur peine ne sera pas perdue: le plaisir qu'ils auront

en constatant les progrès de leurs enfants sera leur plus douce et leur plus belle récompense.

Cette surveillance aura encore un autre avantage : elle permettra aux parents de maintenir l'harmonie qui doit exister entre l'enseignement de la famille et celui du dehors. Pour obtenir des résultats satisfaisants, il faut qu'il y ait de part et d'autre un parfait accord. Or, il arrive que sur bien des points on constate des divergences sensibles dans les opinions et dans les méthodes. De là peuvent naître des conflits qui nous semblent devoir être rattachés à deux causes principales.

C'est d'abord que les parents ne possèdent, la plupart du temps, qu'une instruction religieuse sommaire. Rien d'étonnant si, malgré tout le bon vouloir dont ils sont animés, quelque erreur se glisse dans leur enseignement. Alors, leur autorité court le risque d'être gravement compromise. En général, lorsque l'erreur commise a été constatée, le mieux est de reconnaître tout simplement qu'on a fait fausse route. Il sera bon, toutefois, que l'éducateur se mette, à l'avenir, en garde contre lui-même, se tienne sur la réserve et agisse avec la plus grande prudence.

La deuxième cause de conflit a son origine dans le fait — assez rare, d'ailleurs — qu'à l'école l'instituteur entre dans des questions de dogmatique qui ne sont pas de son ressort. Ou bien encore le catéchète émet des opinions doctrinales opposées à celles qui sont professées dans la famille. Quelle conduite les parents tiendront-ils en de

telles circonstances à l'égard des instituteurs dont ils ne partagent pas la manière de voir? La situation est des plus délicates. Elle demande beaucoup de calme, de tact et de charité chrétienne. Une explication simple et franche nous paraît être ce qu'il y a de préférable. Une entente entre les deux partis, faite dans les termes de la courtoisie la plus élémentaire, mettra très probablement fin au conflit. Faudra-t-il, au besoin, avoir recours aux moyens extrêmes : retirer les enfants de l'école, leur faire suivre un autre cours de catéchumènes? Cela ne sera pas toujours possible ; en outre, il nous semble qu'il vaut mieux, dans l'intérêt de tous, parents, maîtres et élèves, éviter de prendre de pareilles résolutions qui seraient funestes au développement spirituel des jeunes gens. Ils se demanderaient où est la vérité, et cette question posée serait pour beaucoup un acheminement vers l'indifférence ou vers le doute. Aussi croyons-nous ne pas exagérer en posant en thèse générale que les parents auront raison de toutes ces difficultés, dans la mesure où ils auront pu inspirer de la confiance et du respect à leurs enfants. C'est par là seulement qu'ils conserveront leur autorité et qu'ils triompheront des obstacles de toute espèce qui mettaient leur œuvre en danger.

§ 5. — *Préparation des éducateurs à leur tâche.*

« Il faut reconnaître, dit Vinet, que rien n'est moins connu que l'art d'élever des enfants, que rien ne se fait plus au hasard, et qu'il ne se commet dans aucune des

sphères de notre activité, de plus nombreuses et de plus énormes bévues (1). » Cette réflexion est aussi très juste, appliquée à l'instruction religieuse faite par la famille. Beaucoup pèchent par manque de discernement, par faiblesse, par légèreté, ou surtout par ignorance. Nous sommes malheureusement obligé de constater que ces caractères se retrouvent même dans les milieux où la piété est le plus en honneur. De là vient cette indifférence religieuse voisine de l'hostilité, que l'on remarque chez certains jeunes gens élevés pourtant par des parents pieux.

Il est donc nécessaire de faire l'éducation des éducateurs. Mais qui préparera ces derniers à leur tâche? D'abord eux-mêmes, dans une large mesure, en s'inspirant des Saintes-Écritures, dans lesquelles ils trouveront d'excellentes notions de pédagogie. Ils y verront comment Dieu conduit son peuple, et ces exemples de la sagesse divine leur serviront de modèles. Car Dieu ne demande pas à un père ou à une mère d'agir autrement à l'égard de leurs enfants qu'il n'agit, lui, à l'égard de l'humanité en général, et de chaque individu en particulier. Il appartient aussi au pasteur de les former et de leur donner des directions. Personne plus que lui ne désire voir prendre à l'instruction religieuse un vigoureux essor dans la famille. Car de cette impulsion première dépend en grande partie le succès de son enseignement, son

(1) Vinet : *l'Éducation, la Famille et la Société*, p. 5.

œuvre n'étant que le couronnement de celle qui a été commencée sous le toit paternel.

L'action du pasteur peut s'exercer de deux manières : par la cure d'âmes et par la prédication. Dans les visites, il est rare que, directement ou indirectement, on ne parvienne à amener la conversation sur le sujet si captivant de l'éducation. Quoi de plus naturel que de s'entretenir de l'instruction religieuse des enfants? Peut-être le pasteur a-t-il précisément dans l'une de ses classes de catéchumènes, un garçon, une jeune fille appartenant à la famille où il se trouve. D'après les réponses qu'il a reçues au cours de ses leçons, il lui est aisé de reconnaître dans quelle mesure on s'occupe à la maison de l'enseignement religieux, et de se rendre compte des aptitudes pédagogiques des parents. Dès lors, n'a-t-il pas le droit de signaler telle erreur, de corriger tel défaut, d'appeler l'attention sur telle méprise? Il y a là un genre de conflit dont la solution exige la même franchise et le même esprit bienveillant que nous réclamions pour ceux que nous avons déjà signalés.

Puis, est-il nécessaire d'être longtemps dans une famille pour remarquer de quelle façon les enfants y sont élevés? Un ordre exécuté de mauvaise grâce, une parole, un geste d'impatience, et que d'autres choses encore, trahissent une éducation défectueuse! On a été témoin d'un acte de désobéissance manifeste (la présence du pasteur ne les prévient pas toujours); la mère, ennuyée, cherche à excuser son fils : « Ah! Monsieur le pasteur, si vous

saviez quelle peine il me donne, ce garçon-là !...» Quelle occasion plus favorable de lui rappeler ses devoirs et quelquefois de les lui apprendre? Car de tels faits en supposent évidemment d'autres semblables. Ils proviennent, à n'en pas douter, d'un vice d'éducation. Et si nous cherchons plus loin, nous verrons, sans doute, que l'instruction religieuse fait complètement défaut. En tout cas, les sentiments qu'elle devait faire naître ont si peu de profondeur qu'ils n'agissent pas sur le cœur de l'enfant et sont, par conséquent, loin d'être assez puissants pour influencer sur sa vie.

Un second moyen, dont le pasteur dispose pour préparer les éducateurs à leur tâche, c'est la prédication. Sous cette désignation, nous ne rangeons pas seulement les discours de la chaire, mais aussi les conférences et les réunions familiales spécialement destinées aux parents. Si nous nous bornons à les mentionner, ce n'est pas que nous ne leur accordions qu'une importance secondaire, — bien au contraire, nous estimons qu'on les laisse trop dans l'ombre, — mais il nous semble que les indiquer suffit pour faire ressortir tout le parti qu'on en peut tirer.

Instruire les uns, encourager les autres, diriger, reprendre parfois, voilà quels sont les devoirs et les droits du pasteur. Ce côté de son ministère est un de ceux où son activité s'exercera avec le plus de fruits. Toutefois, les obstacles ne manqueront pas. La tâche est loin d'être facile, en particulier pour le jeune pasteur qui n'a pas

encore toute l'autorité que donne une longue expérience. Par contre, avec quel respect, quelle reconnaissance ne reçoit-on pas les conseils d'un homme sur lequel les années ont amassé des trésors de sagesse et de prudence, et qui est pour ses paroissiens ce qu'un père vénéré est dans sa famille ! Mais pour le vieillard comme pour le débutant, que de délicatesse, que de tact ne faut-il pas dans l'accomplissement de ces devoirs ! Nous ne pouvons mieux les caractériser qu'en rappelant ce mot de l'apôtre Paul à Timothée : « Prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non, reprends, censure, exhorte, avec toute douceur et en instruisant. » (2 Timothée, IV, 2.)

CONCLUSION

En commençant notre travail, nous nous sommes proposé de lui donner un caractère pratique. En particulier, nous avons voulu essayer de montrer tous les avantages que l'on peut retirer de l'instruction religieuse mise à la base de l'éducation de la jeunesse. C'est pourquoi, dans le cours de notre étude, nous avons rapproché l'un de l'autre ces deux termes d'instruction religieuse et d'éducation. Les idées qu'ils expriment sont loin de s'exclure. L'éducation défriche le terrain où l'instruction religieuse doit déposer sa semence de vie; elle prépare la voie et fournit les moyens de faire passer dans la pratique le contenu de la loi morale. L'instruction religieuse à son tour donne à ces moyens plus d'unité, de cohésion, et à l'éducation des règles infaillibles et une direction sûre. L'une agit à l'extérieur, l'autre à l'intérieur. Elles se soutiennent mutuellement et se complètent. L'accord qui existe entre elles contribuera puissamment à former une génération de jeunes gens pleins de cœur, forts et vaillants, d'hommes tels que nous désirons les voir, capables d'opposer un « non » énergique à toutes les incitations du mal. Cette phalange de caractères droits et bien trempés fournira à l'Église ses meilleurs membres actifs,

et à notre protestantisme ses champions les plus décidés. C'est là que la société devra chercher les éléments re-constituants dont le besoin se fait tellement sentir. Là seulement elle trouvera de futurs pères et de futures mères de famille qui sauront, à leur tour, élever leurs enfants et en faire des hommes et des chrétiens.

Vu. Le président de la soutenance :

ED. VAUCHER.

Vu. Pour le doyen, l'assesseur :

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer,

Le vice-recteur de l'Académie de Paris :

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	5
I. — L'instruction religieuse dans la famille. . .	9
II. — Contenu de l'instruction religieuse dans la famille	18
III. — Méthode de l'enseignement religieux et son rôle dans l'éducation.	30
§ 1. — L'enfant, sa nature et ses dispositions.	30
§ 2. — Les moyens d'enseignement. . . .	33
§ 3. — Objets à poursuivre	41
§ 4. — Harmonie à établir entre l'enseigne- ment que l'enfant reçoit dans la fa- mille et celui qu'il reçoit au dehors.	47
§ 5. — Préparation des éducateurs à leur tâche.	51
CONCLUSION	56

